

pour but que de mettre Mlle Mendès en votre pouvoir.

Voyant que l'autre se taisait, il arma son revolver ; le bruit sec de la gachette délia la langue de l'Italien qui, la tête basse et les lèvres tordues dans un rictus haineux, grommela :

—C'est vrai.

Un soupir de soulagement s'échappa de la poitrine de Merced qui, à genoux près de sa mère, lui cria :

—Ma mère !... ma mère ! cet homme a menti... mon père est vivant.

D'un geste brusque, Joachim montra la porte à l'Italien.

—Partez ! ordonna-t-il... et que je ne vous retrouve jamais rôdant par ici, sinon ma colère pourrait être plus forte que ma répugnance, et mon revolver vous enverrait rendre de suite compte au Créateur de toutes nos vilaines actions.

Giovanni Corda fixa sur Joachim un regard sanglant puis, d'une voix sifflante, il demanda :

—Pour parler avec autant d'assurance, qui donc êtes-vous, et quel rôle jouez-vous ici ?

Merced se redressa, et d'une voix vibrante :

—Le rôle d'un ami et d'un protecteur, répondit-il.

L'Italien s'inclina ironiquement.

—Tous mes compliments ; mademoiselle, dit-il ; d'ailleurs la fille d'un révolutionnaire ne pouvait guère mieux faire que de choisir pour ami le parent d'un assassin.

Et, sans en dire davantage, le misérable s'enfuit.

Le bruit de sa voiture, qui s'éloignait grand train, retentissait encore sur la route, que Merced et Joachim se considéraient encore en silence, lui tout pâle des dernières paroles de Giovanni, elle toute surprise, et ayant au cœur un indéfinissable pressentiment que l'ombre, dont elle marchait enveloppée depuis si longtemps, allait enfin se dissiper.

Ce fut lui qui, le premier, prit la parole :

—Ce que vient de dire cet homme appelle une explication... cette explication je vous la dois et je vais vous la fournir.

Suppliante, elle joignit les mains.

—Si ce que vous m'allez dire, monsieur, répliqua-t-elle, a pour but de vous défendre de l'accusation dont ce misérable vous a sali en partant, ne prononcez pas un mot ; tout ce que vous pourriez dire est inutile... sans vous connaître, je sens que vous êtes l'honneur et la loyauté même : par deux fois déjà, j'ai expérimenté que vous étiez le courage... qu'ai je besoin d'en savoir davantage ?

—Laissez-moi vous dire... murmura le jeune homme.

—Non, pas avant que je n'aie achevé, déclara-t-elle avec un trouble évident que trahissait une subite rougeur des joues ; quand je me suis trouvée face à face avec vous, dans cette circonstance terrible de la Culebra, il m'a semblé que ce n'était pas la première fois que votre voix bruissait à mon oreille, et cet écho lointain d'une voix entendue autrefois, a résonné dans mon cœur d'une indéfinissable façon... lorsque, plus récemment encore, vous m'êtes apparu, à la Corrida, risquant vos jours pour m'arracher à la foule furieuse qui m'entourait, ma première impression s'est accentuée encore... et, avant-hier, lorsque revenant du camp de Santa-Ana, je vous ai aperçu, baigné dans votre sang, sur le bord de la route, et que je vous ai ramené ici, il m'a semblé que votre place était dans cette maison, où vous entriez si étrangement.

Il l'écoutait, tout ému, tenu sous le charme de ses paroles, dans lesquelles une tendresse perçait, souhaitant l'entendre toujours parler ainsi.

—Je vous en supplie, dit-elle, si ce que vous avez à me dire peut me prouver que mes pressentiments sont vrais, peut me prouver qu'effectivement nous avons déjà été réunis dans la vie, avant le jour où je vous ai vu pour la première fois... parlez... oh ! parlez vite.

Et, anxieuse, elle attendait la réponse du jeune homme.

—Mademoiselle, dit enfin celui-ci d'une voix basse et profonde, vos pressentiments étaient justes ; le hasard nous a, en effet, réunis avant le moment où vous m'avez vu pour la première fois ; mais vous ne pouviez me reconnaître, car alors vos

yeux ne s'étaient pas rouverts à la lumière... rappelez-vous le *Medway* !

—Vous êtes Jacques Miquet ! murmura-t-elle en l'enveloppant de regards étranges, vous êtes celui dont le souvenir était demeuré dans mon cœur !...

Elle s'arrêta, hésitant à poser la question qui lui brûlait les lèvres.

Il devina cette hésitation et, suppliant :

—Ne m'interrogez pas, mademoiselle, fit-il très bas, vous m'obligeriez à rougir devant vous, et jamais je ne pourrais vous revoir... plus tard, je vous dirai tout... pour le moment, qu'il vous suffise de savoir que, le soir même de mon débarquement, j'ai été victime d'un meurtre odieux, et que pour ne pas déshonorer le nom que je porte, j'ai préféré me taire...

—Vous m'eussiez donc laissée être la proie de ce misérable, s'écria Merced.

Le jeune homme devint très pâle.

—Je veillais sur vous, mademoiselle, répondit-il ; soyez certaine qu'au moment du danger, vous m'eussiez trouvé entre lui et vous comme vous m'avez vu entre vous et les ouvriers de la Culebra, les furieux de la place Santa-Ana... car, du premier jour où je vous ai vue, Merced, j'ai senti que mon cœur vous appartenait... vous appartierait toujours.

Il lui avait pris les mains et la considérait avec ravissement.

Tout à coup elle tressaillit.

—Et mon père, dit-elle.

—Ayez confiance en celui qui m'a permis de vous protéger et qui m'a protégé moi-même, répondit-il simplement ; je me sens plus fort maintenant, et tout ce qui pourra être tenté pour arracher votre père au sort qui l'attend, je le tenterai.

#### XXIV—L'HONORABLE MONSIEUR JACKSON JOUE LE RÔLE DE LA PROVIDENCE.

Comme l'avait avoué Giovanni Corda, une partie de son récit aux dames Mendès y Tendura n'était qu'une fable destinée à mettre en son pouvoir la fille du général.

Après avoir, la veille, à Colon, joué au bon monsieur Schmidt le tour du billet, trouvé si joli par l'honorable monsieur Jackson, l'Italien avait pris sans tarder le train pour Panama, où il comptait trouver Lorrain ayant accompli la mission dont il l'avait chargé, c'est-à-dire ayant enlevé Mlle Mendès.

Mais en quarante-huit heures, les événements avaient marché ; les insurgés avaient chassé les troupes régulières et étaient entrés en ville, si bien que le complice de l'Italien n'avait pu tenir sa promesse et que Merced était retournée à la villa *Santa Virgen*.

C'est alors que Giovanni avait imaginé de faire piller par quelques hommes à lui, la boutique de ce marchand de liqueurs, dans le but de provoquer l'intervention des États-Unis et de profiter de la défaite du général pour s'emparer de sa fille par la ruse.

On a vu dans le précédent chapitre comment l'intervention de Jacques Miquet avaient empêché ce plan de réussir et comment l'Italien avait dû s'enfuir précipitamment.

À quelque distance de la ville, il modéra l'allure de son cheval et, tout en roulant doucement vers la ville, il tint conseil avec lui-même pour savoir ce qu'il fallait faire et de quel côté il allait diriger ses pas.

Se rendrait-il à Panama pour attendre une occasion nouvelle de mettre ses projets à exécution, ou bien s'arrêterait-il au parti plus sage de se mettre lui et ses banknotes à l'abri de toute revendication, en prenant à Colon le premier paquebot à destination d'Europe.

Après avoir longuement pesé dans son esprit sa passion pour Merced et son amour de l'argent, il se trouva que ce dernier sentiment l'emporta ; aussitôt, tournant bride, il lança son cheval sur la route qui, suivant la vallée du Chagres, gagnait à travers les champs la ligne de chemin de fer.

Il courut ainsi jusqu'à la station d'Obispo, où il espérait prendre le premier train qui passerait à destination de Colon ; il trouva la gare occupée par quelques centaines d'individus à moitié ivres : c'étaient les débris des troupes du général Mendès,

qui avaient abandonné leur chef dès que les mitrailleuses américaines s'étaient mises de la partie et qui attendaient, eux aussi, le premier train venant de Panama. Lorrain, qui les dirigeait, avait pensé qu'avant que la nouvelle de la défaite du général Mendès fût arrivée à Colon, il y avait peut-être "quelque chose à faire" dans cette ville et c'est dans cette idée qu'il avait réuni sous ses ordres les fuyards.

Leur première mesure fut d'interrompre les communications télégraphiques entre les deux villes ; puis le personnel de la gare, qui aurait pu donner l'alarme, ayant été assassiné, on attendit le train qui ne tarda pas à se présenter.

Dès qu'il fut à la station, quelques hommes démolirent la voie du côté de Panama, tandis que d'autres massacraient le chauffeur et le mécanicien ; puis tout le monde embarqua et le train continua sa route.

Il était deux heures du matin lorsqu'on arriva à Colon ; aussi fut-il facile à Landrin et à ses hommes de s'emparer des monuments publics et de s'y barricader ; le lendemain, lorsque la ville apprit ce qui s'était passé, ce fut une stupeur ; mais comme on n'avait reçu aucune nouvelle depuis l'avant-veille, c'est-à-dire depuis le jour où le général était considéré comme victorieux, les habitants se tinrent coi, persuadés que le parti de la révolution l'emportait décidément.

Néanmoins, au bout de quelques heures, un express à cheval arriva de Panama apporter aux autorités la nouvelle des événements qui s'étaient passés la veille et annonçant l'arrivée d'une troupe de soldats réguliers.

Immédiatement l'attitude des habitants changea, et les hommes chargés par Landrin de recueillir à domicile l'impôt précuriaire dont il avait frappé la ville, éprouvèrent une résistance telle qu'ils revinrent rendre compte à leur chef de l'inutilité de leurs efforts.

L'ex-communard entra dans une rage épouvantable, et tout de suite il raconta à ses compagnons de quelle manière la commune de Paris avait salué l'entrée des "Versaillais" dans la capitale.

—Ah ! nous leur avons fait des feux de joie ! gronda-t-il d'une voix furieuse.

—Ce qui était bon à Paris peut être également bon à Colon ! crièrent-ils tous à la fois.

Rapidement en quelques mots, ils se partagèrent la besogne ; puis ils se séparèrent par groupes dont chacun gagna le lieu qui lui était assigné.

Un quart d'heure plus tard, l'hôtel de la municipalité flambait ; la population s'élançait au dehors en entendant les incendiaires eux-mêmes crier "Au feu !" et pendant que les malheureux habitants abandonnaient leurs logis pour combattre l'incendie, les bandits jetaient chez eux des bidons de pétrole.

Bientôt, de toutes parts, le même cri sinistre retentit, et des luttes horribles s'engagèrent entre ceux qui voulaient défendre leurs habitations et les gredins qui s'efforçaient d'y mettre le feu ; l'incendie se développait avec une rapidité effrayante dans cette ville presque entièrement bâtie en bois et, vers le milieu de la journée, la moitié de Colon était la proie des flammes.

Quand la ville ne fut plus qu'un immense brasier, les incendiaires se transformèrent en filous et le pillage commença.

Quelqu'un de fort contrarié, c'était l'honorable M. Jackson ; comment lui, que son flair et sa prévoyance avaient poussé à quitter Panama au bon moment, comment n'avait-il pas prévu que le séjour de Colon deviendrait dangereux ?

Tout d'abord, pensant que sa qualité de citoyen des États-Unis pourrait être pour lui une sauvegarde, il avait arboré à sa fenêtre le drapeau étoilé, mais il n'avait pas tardé à avoir plus de confiance dans la solidité des barreaux dont les portes et les fenêtres étaient garnies que dans le pavillon américain.

Cependant les barreaux tout en fer qu'ils fusent, étaient impuissants à protéger la maison contre l'incendie ; aussi M. Jackson, en homme de précaution, ouvrit-il le coffre-fort et en vida le contenu dans la valise, qui contenait déjà les valeurs transportées par lui de Panama à Colon. Cela fait et le coffre-fort refermé, il alla à une petite porte percée dans une encoignure du cabinet ;